

Hannah Farnham SAWYER LEE, *Mémoires de Pierre Toussaint, né esclave à Saint-Domingue (Haïti)*.
Trad. de l'anglais. Introduction, notes et annexes du P. Maurice Elder Hyppolite. Pétion-Ville,
Bureau de Promotion de la cause de Pierre Toussaint, 1997.

Dans cette traduction vous trouverez entre barres obliques la pagination de l'original anglais et entre crochets celle de l'édition française de 1997 reproduite ici avec de légères corrections. Les notes sont de M. E. Hyppolite, sauf indication contraire.

PTP = Pierre Toussaint Papers (New York Public Library).

TROISIEME PARTIE

Pendant un bon nombre d'années, la période qui suivit la mort d'Euphémie semble avoir été, pour la vie de Toussaint, d'une tranquillité rare. Son union à Juliette était heureuse. Elle était la fille d'une femme respectable nommée Claudine Gaston, qui vint dans ce pays en qualité de nourrice, ainsi qu'il a déjà été fait mention, accompagnant une famille française qui l'aimait beaucoup. Elle était une épouse sage et affectueuse, rendait son foyer agréable par sa netteté et son sens de l'ordre, et assumait une grande part des tâches de la famille.

L'homme doit apprécier le respect que lui porte sa femme /81/ et Toussaint ne pouvait qu'être reconnaissant de constater le plaisir que Juliette prenait à l'entourer d'attentions. Quand ses amies la complimentaient d'avoir un si bon mari, son sourire franc, heureux, découvrant ses dents blanches, donnait son approbation sans réserve de leurs éloges.

Toussaint disait de lui même qu'il était de tempérament vif, qu'il était né ainsi et était obligé de le supporter. Nous ne doutons pas que c'était vrai car il était d'une sensibilité très vive à l'égard de tout ce qui l'entourait; cependant, pour ceux qui connaissaient sa maîtrise de soi et sa patience, ce trait de son caractère le rendait encore plus intéressant. Un de ses amis intimes, faisant allusion à ses confessions et pénitences sur ce sujet, dit: "Je ne l'ai jamais entendu dire du mal de quiconque; s'il ne pouvait pas dire du bien, il se taisait. Même ceux qui ont été ingrats vis-à-vis de lui n'ont jamais reçu de reproches amers: son but semblait être d'oublier les offenses".

Toussaint avait un sens aigu du ridicule et comme la plupart des gens de sa race, quand il était jeune, il était un excellent mime; /82/ en grandissant il renonça à ce don, si amusant pour les autres, comme étant un jeu dangereux. Il jouait du violon, à un moment donné, pour faire danser à l'occasion de petites fêtes et il enseigna cet instrument à deux ou trois garçons en disant que, s'ils n'en tiraient aucun profit, ce serait au moins, pour eux, un amusement innocent.

L'une des méthodes de Toussaint pour faire le bien a été d'élever des enfants de couleur l'un après l'autre, les envoyant à l'école et, quand ils étaient devenus assez grands, de leur enseigner un métier utile. Juliette était associée à tous ces projets de bienfaisance.

La propreté et l'ordre de leur foyer étaient frappants. Toussaint acheta une maison agréable et confortable à Franklin Street et un monsieur très [90] respectable habita là pendant quelques mois. Je suis autorisé à citer l'extrait ci-dessous d'une lettre de lui:

"Je suis désolé d'apprendre que Toussaint est sur son lit de mort, quoique je ne pense pas qu'il tenait beaucoup à la vie depuis qu'il a perdu sa femme. Sa manière de vivre était si simple /83/ quand j'habitais chez lui que rien de particulier ne me revient à la mémoire. Vous savez que personne au monde ne possède moins de traits saillants et mémorables que le « parfait gentilhomme ». Si vous entreprenez de décrire quelqu'un de ce genre que vous avez connu, vous vous rendrez compte qu'il est indescriptible. Tel était le cas de Toussaint. Ses manières étaient aimables et courtoises: comment cette simple déclaration peut-elle être développée en détails de façon à en donner une meilleure idée? La bonne humeur la plus naturelle en tout temps, le maintien le plus respectueux et le plus poli sans le moindre soupçon de servilité, la conversation la plus naturelle, sans affectation, de tout ceci je me souviens à son sujet, ainsi que tous ceux qui l'ont connu; mais sa façon d'entrer en rapport avec les autres dérangeait si peu qu'il m'est difficile de me rappeler quoi que ce soit en particulier. Je me souviens combien j'ai apprécié son comportement et sa conduite vis-à-vis de sa femme. Juliette était une bonne personne mais, contrairement à Toussaint, elle était de chair et de sang tandis qu'il possédait l'âme d'un genre d'homme dont on ne trouve qu'un sur des milliers. /84/ Je n'ai jamais rencontré aucun autre homme de sa race qui m'ait fait oublier sa couleur. Toussaint, pour son maintien, sa discrétion, son bon sens, sa fidélité, pourrait assumer honorablement toutes les fonctions d'un homme de cour royal ou d'un conseiller privé. Sa politesse, toujours invariable, ne vous laissait jamais douter un moment de sa sincérité; c'était l'effusion naturelle, l'inévitable expression de son cœur et l'on ne pensait pas plus à s'en méfier qu'à manquer d'y répondre. Je ne peux imaginer que quiconque pourrait lui faire un affront."

Tel est le témoignage d'un gentilhomme connaissant parfaitement le monde. Je me souviens de Juliette, ouvrant un tiroir et disant: "Voici le linge de M. __. j'en ai l'entière responsabilité" ; et cela lui faisait le plus grand honneur.

Nous ne sommes pas placés pour parler de l'opinion de Toussaint sur l'esclavage, sur ce point, comme en toutes choses, il *agissait* plutôt que de *faire des discours*. Ainsi que nous l'avons vu, ses revenus, tout ce qu'il ne dépensait pas pour le confort de sa maîtresse, était gardé avec soin, consacré à la liberté de sa sœur, il paya aussi la liberté de sa femme avant de l'épouser. Nous ne pouvons douter du prix qu'il attachait à la liberté des esclaves, cependant il ne voulait jamais en parler, il semblait se rendre très bien compte des difficultés que comportait l'émancipation, et quand une fois, une dame lui demanda s'il était un abolitionniste, il frémit et répondit: "Madame, [91] ils n'ont jamais vu couler le sang comme moi",¹ et il ajouta: "Ils ne savent pas ce qu'ils font."

Lorsque Toussaint venait d'arriver dans ce pays, les noirs libres et les Quakers essayèrent de le persuader de laisser sa maîtresse. Ils lui dirent que l'homme a droit à sa liberté. "La mienne, dit-il, appartient à ma maîtresse."

Lorsque les gens de couleur célébrèrent à New York leur libération de l'esclavage, le 5 juillet 1800,² ils vinrent à Toussaint pour lui offrir un rôle important dans la procession. Il les remercia avec sa politesse habituelle, les félicita à l'occasion de ce grand événement /86/ de

¹ En français dans le texte anglais.

² *Sic*. La réponse de Toussaint ne correspond pas à la date de 1800 puisqu'il a été affranchi en 1811, cf. p. 28.

l'émancipation, mais déclina l'honneur qu'on lui faisait en disant: "Je ne dois pas ma liberté à l'État mais à ma maîtresse."

Il y a tellement d'épisodes qui montrent son dévouement aux malades que nous ne les mentionnons pas tous en détail; cependant, une dame raconte que pendant l'épidémie de fièvre jaune à New York, peu à peu "Maiden Lane" s'est trouvé presque complètement déserté et presque toutes les maisons étaient fermées. Une pauvre femme, abattue par cette terrible maladie, resta sur place avec peu ou pas de soins, jusqu'à ce que Toussaint qui parcourait chaque jour les rues désertes, traversait les barricades, entra dans cette maison abandonnée où elle était couchée et remplit le rôle anonyme d'un infirmier, s'exposant sans crainte à la contagion.

Une autre fois, il trouva un pauvre prêtre dans un galetas souffrant du typhus et manquant de tout. Il parla de son cas, lui procura du vin et de l'argent et, finalement, le transporta chez lui où Juliette et lui le soignèrent jusqu'à ce qu'il guérisse.

Une amie lui dit une fois: "Toussaint, vous êtes le plus riche de tous ceux que je connais, vous avez plus qu'il ne vous faut, pourquoi n'arrêtez-vous pas de travailler maintenant?" Il répondit: "Madame, j'en ai assez pour moi, mais si j'arrête de travailler, je n'en ai pas assez pour les autres."

Lors du gros incendie de 1835, Toussaint perdit de ses investissements dans les compagnies d'assurance. Quelques amis qui savaient combien il avait lentement et laborieusement accumulé les fruits de son travail et connaissaient ses œuvres de charité incessantes, pensaient qu'il serait bon d'ouvrir une liste de souscription pour réparer ses pertes. Aussitôt qu'il l'apprit, il l'arrêta, disant [92] qu'il n'en avait pas besoin et qu'il refusait de prendre ce dont beaucoup d'autres avaient bien plus besoin que lui.

Parmi les nombreuses lettres que Toussaint reçut, plusieurs venaient de l'étranger. Des personnes de haut rang et bien considérées lui écrivirent pendant des années.

En 1840, Toussaint reçut la lettre qui suit d'un ami de Port-au-Prince:³

Port-au-Prince le 22 Avril 1840

Mon cher Toussaint,

Vous recevrez cette lettre par votre ami l'abbé George J. Paddington qui a quitté le Pays attendu qu'il ne pouvait pas exercer ses fonctions comme le doit faire un ministre de Dieu son devoir sacré /88/ se trouve entravé par des articles de loi qui l'expose à chaque instant à la subordination des juges qui d'après la règle de notre religion ne sont pas compétents pour régler un prêtre à l'égard de son devoir comme ministre de Dieu c'est pour des raisons à peu près comme cela qui lui a porté à quitter le pays. Lui même il mieux vous informer à ce sujet que moi [...]

Ce gentilhomme⁴ a été reçu par Toussaint avec beaucoup de respect et de cordialité. Il quitta New York peu après et, quelques mois plus tard, une lettre dont nous extrayons ce qui suit parvint à Toussaint:

Rome 20 Décembre 1840⁵

³ Cette lettre est de Diego Moya.

⁴ Le P. George J. Paddington.

Mon très cher ami

Sans doute vous êtes bien étonné de n'avoir pas reçu aucune nouvelle de moi depuis mon départ de Nouvelle York, mais je vous assure que ce n'était pas par oubli de vous et de votre chère épouse bien au contraire Je pensais de vous constamment mais la nature de mes fatigues par toute une longue voyage et après cela les engagements continuels parmi ma famille et mes amis quant j'étais arrivé chez, moi étantes telles que de me déranger un peu et de me m'empêcher de vous écrire jusqu'à présent. [93]

En arrivant à Rome J'étais bien reçu aussi et dirigé par des amis d'Ireland et dans tout les collèges et couvents des Irlandais en Rome. Quand j'étais présenté à la Propaganda j'étais reçu par son Eminence le Cardinal François et Monsignor le l'Archevêque Cattolini avec /89/ beaucoup d'attention et de respect J'étais offri d'autres missions mais je ne voudras pas accepter aucune mission pour quelque tems encore et je suis permis de rester en Rome et de renouveler mes études dans le College Romain pour un ou peut être deux ans encore mais Je suis logé dans le College conventuel de les Douze Apôtres et la Propaganda dépayera toutes la dépense pendant que je serai ainsi situé en Rome – Aujourd'hui pour la première fois je met sur moi l'habit ecclésiastique de Rome.

J'ai aussi reçu quelques jours passés le brevet de le Cardinal Vicair General de le Pape pour célébrer la sainte messe dans toutes les Eglises de Rome. Dans cette grande ville il y a, je crois quatre cents Eglises et plusieurs de ces Eglises sont de les plus grandes et de les plus magnifiques du monde afin sont des petites cieux sur la terre ornés de tout que l'imagination peut opérer en or et en argent en draperie de soie et de satin en marbre en sculpture et en peinture et particulièrement les trois Eglises de Saint Pierre, Saint Jean Lateran et Sainte Marie Majeur. Je suis fâché que je ne puis pas vous donner une description plus détaillée. Je vous en prie de faire tous mes respects et mes souhaits à le Révérend Dr Power a qui j'ai écrit par ce poste. Vous aurez la bonté de faire le même pour moi à Mr. Jean Plet et a toute sa famille et ferez aussi a madame Miler et a sa famille et à tous qui vous demandent pour moi En New York – quant a vous même et a votre aimable épouse je vous assure que je vous tienne dans ma mémoire [...] les bons souhaits pour votre bonheur éternel et temporel même temp permettez moi de me suscrire [...]

votre très sincère ami Geo J. Paddington /90/

Nous ajoutons quelques extraits de lettres de ses congénères. Celle-ci est de Constantin Boyer:

Port-au-Prince, le 10 Décembre 1836

Mon cher Monsieur et Ami,

Je commence par vous souhaité une heureuse Année ainsi qu'à madame votre épouse; C'est comme si je vous souhaité la continuation de votre philosophie chrétienne; car c'est ce qui fail le véritable bonheur. Je ne comprends pas qu'on puisse avoir un moment de repos en ce monde, si l'on ne regarde Dieu et sa volonté. [...] [94]

Un autre ami de couleur écrit, de Port-au-Prince, ce qui suit:

⁵ Le texte du *Memoir* porte "Rome, 1841" mais il s'agit d'une lettre datant de 1840. Le P. Paddington avait commencé à apprendre le français en Haïti et ne le dominait pas encore.

1837⁶

Vous formulez, des vœux pour ma prospérité, cher ami: qu'est-ce qui peut le plus toucher mon cœur que de recevoir votre bénédiction, – les bénédictions d'un homme pieux. J'ai connu bon nombre d'hommes que j'ai observé de près, mais je n'en ai jamais rencontré un qui mérite comme vous le nom d'homme religieux. J'ai toujours suivi vos conseils mais maintenant plus que jamais, car /91/ il y en a peu comme vous. Les hommes bons sont aussi rares qu'un beau jour en Amérique.

La lettre ci-dessous est d'une femme de couleur à Madame Toussaint :⁷

Port-au-Prince, le 1er Juin 1844

Ma très chère dame et amie

voici ma. 2eme lettre que j'ai ûs l'honneur de vous écrit sans reçu encore une petite réponse de vous; mais la reconnaissance madame que j'ai pour vous ainsi que pour Mr votre marie ; m'exitt et vous écrire surtout les bonne occasion que je puisse trouvais par les honnétés et l'amitié que vous m'aviez témoigné pendant mes séjour dans votre ville; Je puis jamais vous oublier dans ma mémoire vous savez que je vous aviez promis de vous envoyer quelque chose aussitôt mon arriver au Port au Pce mais ma chère Dame, je vous dirai que se sont les circonstances qui ma enpéchée de vous les faire passer; mais qui est différée n'est point perdu; depuis notre arriver au Port au Pce nous somme que dans des tracart des troubles et de lapeine; le pays n'est pas tranquille Je crois que je serai forcée de m'en retourné à la Jamaïque encore; au bas de la cott il y a plus de 1200 personnes qui sont partir pour la Jamaïque, [et encore dans un pays que vous ne puvée pas trouvez persone pour vous servir ni pour vous aidée ils vous dire qu'ils sont libre. qu'ils ne veul pas servir personne;]

[95]

Les extraits qui suivent sont d'une lettre écrite par un ami de couleur :⁸ /92/

Port au Per 7 mai 1838

Mon cher monsieur et ami

[...] Parlons des affaires politique. J'ai l'honneur de vous envoyé le traité entre la France et Haïtÿ que vous verrai les conditions et acord des deux puissances je vous usure s'il fallé que je vous ferai un détaille de cela il faudrai que je vous aurai écrire un journal, mais vous le veri devant vos yeux ce que j'ai peut vous dire c'est depuis l'arriver de Baron Delascase il étiez toujours en festin, des diner des déjeunée et bale; en ville et dans les environs acompagné les capitaines de frégates, le consul français et ses etat-major; les généraleux et colonel et autre officier ahitiens; voudriez vous croire que il i avez beaucoup de monde qui on voulu donné un déjeuné il n'ont pas put. ses messieurs éteiz toujours engager par d'autre; le Baron Delascase à donner un balle pour les dames haïtiennes. Jamais on n'aviez vu encore

⁶ N'ayant pas retrouvé l'original nous traduisons de l'anglais.

⁷ La lettre est de Madame Constantin Boyer, mais l'auteur a remplacé la dernière partie de la lettre par un post-scriptum provenant d'une lettre de Constantin Boyer datant du 22 août 1840. Nous l'avons mis entre crochets.

⁸ Il s'agit de Constantin Boyer.

un pareille au Port-auPce. acompagné des capitaines des frégates et briq; ainsi que tous les officiers de leur bord; ha! c'est été un bal superbe; ils sont partis de Pt au Pce. le 22 de mars avec deux missionnaires haitiens /93/ qui on était en france pour avoir un reçu de cett argent con a donnér et pour voir ratifiér le traité; [...]

La chambre des représentant est ouverte, depuis le 10 avril je pense qu'ont vas diminué les droits de commerce et cela pouras nous faire avoir un commerce plus ouvert; et qui pouras nous fortifier de beaucoup; le président a fait un joli discours à l'ouverture de la chambre, mais je n'est pas pu l'avoir pour vous l'envoyé sça sera à la fois prochaine; Je vous asure que le Baron de Lascase a été très satisfait des messieurs haitiens ils sonl léssés Pt.au Pce avec regret d'avoir faite de si bonne connaissances enfin mon cher Mr que Dieu nous tienne toujours sous sa sainte protection; ce n'ai pas nous qui verrons le bonheur de ce Pays là: sça sera nos enfans; qui viens si ils se comporte bien ils joirons le bonheur de leurs ansèttres; [...]

Le texte ci-dessous est extrait d'une autre lettre de C. Boyer:

[96]

Port au Prince ce 13 juin 1842

Mon cher Monsieur et ami

[Je vous et écrit par la voix de Boston, depuis le 15 avril [1842] par une femme nommée madame Williamson Je ne sest pas si vous l'aviez reçu ou non; voyant que le Serfill par si vite le paquet régulière de N. York au Port auPce. je m'enpresse de vous donné de mes nouvelles et en même temps pour vous recommandé un monsieur de mes voisin qui par pour N. York et de la pour France: comme il ma prié de lui recommandé à quelques un de mes ami. comme il a quelque jours à resté avant de trouver un passage pour france; de sorte que je vous lui recommande pour un brave homme et honnet homme et Jentilhomme qui les; faite lui fait faire des connésances je vous prie: pour lamour de moi; il sapelle Monsieur Jeorge; il étiez sénateur au Port au Pce il vas faire un tour en France pour prendre ses plaisir; le garçon clair que vous voyez avec lui c'est son neveu par alliance il est aussi de couleur;]

Mon cher ami vous savez,⁹ /94/ qu'il n'existe plus de Cap haïtien; ni d'un Saintiague; ni d'un Port de Paix; Ses trois villes mentionnée on été écroulée le 7 mai passé, par un grand tremblement de terre; mon ami en vous parlant de cela ça fait dresser les cheveux; jamais, ames qui vie a vû encore pareill tremblement de terre; Saintiague qui été une ville si jolie si bien bâtie tout en mûr, comme le Cap; tous des maisons de deux et trois étages de haut tout cela on été renversée dans une demie seconde; au cap il y apas une maison qui a resté debout; la terre a tremblé pendant cinq minutes rapidement avec force: au Gonaïve la terre ses ouverte et une l'au clair qui a sortir de la terre, le feû ce mis dans ce même instant qui a soncommée une vingtaine de maison; au Port-de Paix la mère a montée avec force pr de cinq pied de haut à t'enporter les reste des maison qui nétiez pas touché par le tremblement de terre: enfin pour le cap on compte 6.000 personnes de tué sous les décombres et deux mille de blessé; le Santo Domingo tous les maisons n'on pas tombé mais elle sont presque toute perdu et inhabitable: mais la secousse s'est fait santire beaucoup plus au nort qu'au sud; enfin cela /95/ vous donne une idée des choses qui ses passé dans ce pauvre pays; cela a été passé ou autrement dire à 5 heures 1/2 du soir [...] Le pays se trouve bien malheureux mintenant.

⁹ L'auteur ajoute entre parenthèses "malheureux pays !".

[97]

Cette lettre vient d'un jeune homme de couleur:¹⁰

St Thomas, 22 Février 1849

A Mr Toussaint à New-York

Mon cher et vénérable Compatriote

[Il me tardait de pouvoir vous écrire pour vous réitérer l'assurance de ma profonde amitié. Parti de votre ville en très bonne santé j'ai été débarqué ici mourant. Il y a à peine trois semaines que je commence à recouvrer mes forces; je conçois très bien que le premier usage que j'en doive faire est de vous porter le tribut de mon cœur. Vous avez du avoir plus d'une inquiétude sur mon sort; mon silence involontaire a pu faire croire à madame Toussaint que j'avait peut-être bu à la grande tasse... Je vous remercie tous les deux pour chaque voeu que vous avez formé à mon intention.]

Si loin que nous sommes, mon cher Touss, je vous visite sans cesse de la pensée. J'enfile Franklin Street une fois tous les jours; les souvenirs de Boston, de Lowell, de New-York, de Jersey-Cité, [de Trenton, de Philadelphie, et de ses belles promenades] ne m'abandonnent pas un seul instant! Oui l'Union est un beau pays!¹¹ mais il offre encore quelque chose de bien plus jolie aux autres nations que ses villes: c'est son amour de l'ordre & du travail qui doit en faire la première Nation. On est surpris dans les colonies de l'enthousiasme avec lequel je parle des Etats-Unis parce qu'en général les hommes de notre race supposent ici que le peuple de couleur y est traité comme du bétail. Je voudrais avoir quelque chose de plaisant /96/ à vous apprendre de notre pays mais il s'en [...] Au carnage moins ce sont les mêmes déceptions, les mêmes iniquités, les mêmes tendances, la terreur est à l'ordre du jour. [Le gouvernement aujourd'hui monopolise l'achat du café & a été jusqu'à fixé le prix de certaines marchandises étrangères. Ce système durera autant qu'il le pourra. Les hostilités avec la partie espagnole ont repris force sur la frontière, de rudes chocs se fait sentir; il y a lieu d'espérer que cette partie sera anéxiée de nouveau si l'armée haïtienne consent à avancer sur Sto [98] Domingo en proie à la plus affreuse misère. Néanmoins la France & l'Angleterre ont reconnu l'indépendance de cette nouvelle république d'aristocrates, ennemis acharnés d'Haïti.

J'espère, par le Steamer du 13 prochain, des nouvelles d'Ennery concernant les enfans de Marie-Boucman; elles me viendront par la voie des Gonaïves & vous seront de suite acheminées. Je serai charmé d'apprendre l'existence des personnes auxquelles vous vous intéressez.

Si je ne trouve point à la Martinique un chirurgien habile à qui je puisse confier mes yeux, vous me reverrez, cet été: car les progrès de cette tumeur que vous m'avez vue vont un croissant et je me répons d'être parti sans me la faire extraire.

Quel qu'il en puisse être, j'ai la ferme espérance de vous voir avec votre bonne épouse, recevez l'un & l'autre mes vives amitiés & soyez persuader que vos politesses, votre affabilité véritablement haïtienne, ne s'effaceront jamais de la mémoire

de votre jeune & dévoué ami S. Daublas] /97/

¹⁰ Nous publions le texte intégral. Les passages entre crochets ne figurent pas dans le *Memoir*.

¹¹ L'auteur traduit ainsi cette phrase: "Yes, the *Union* is a beautiful thing (*belle chose*), and the United States is a beautiful country".

Ci-dessous l'extrait d'une lettre d'un vieil ami de Toussaint. Elle peut être intéressante par ses pointes d'humour:

*Chicago*¹²

Mon cher vieux compagnon.

Je suis heureux d'apprendre que votre horrible hiver ne vous a pas tué et ne vous a pas non plus rendu sérieusement malade. Grâce à votre vie réglée et à vos ferventes prières vous êtes toujours en bonne santé et, ainsi que je l'ai appris, très prospère. Mais vous êtes quand même un nègre. Vous pouvez sans doute changer votre condition, mais vous ne pouvez, pas changer votre teint – vous resterez toujours noir. Vous prend-on pour un blanc, ce qui vous permet d'être admis partout? Non; c'est parce que vous percevez et mettez en pratique la vérité toute nue. Nombreux sont ceux qui pensent qu'une peau noire nous empêche de voir et de distinguer le bien du mal. Quels idiots! Je vous ai parlé la nuit, dans l'obscurité et j'ai oublié que vous n'étiez pas blanc. Le lendemain matin quand je vous ai vu je me suis dit: Est-ce donc ce homme noir que j'ai écouté la nuit dernière? Courage! Laissez-les penser ce qu'ils veulent. Continuez, à apprendre puisque l'on peut toujours apprendre et communiquez votre sagesse et votre [99] expérience à ceux qui en ont besoin. Je dois maintenant vous parler des dames d'ici. Ce sont de grandes coquettes, elles sont toujours bien coiffées, ce dont elles se chargent avec beaucoup de goût. Votre profession (la coiffure) ne servirait à rien ici. Vous ne devez pas venir dans cette ville pour y chercher fortune: ce serait un mauvais calcul.

Nous avons l'impression d'avoir à peine fait justice à Toussaint de sa constance et de la façon élevée dont il assumait sa responsabilité vis à vis de sa propre race. Il n'oublia jamais que sa couleur le séparait des blancs et parlait toujours de lui-même comme étant nègre. Il relatait parfois des anecdotes qui en résultaient, cela l'amusait, l'une d'elles me revient qui le fit rire de bon cœur. Une fillette, la fille d'une dame qu'il visitait fréquemment, /98/ vint se tenir devant lui, le regardant en face et lui dit: "Toussaint, habitez-vous une maison noire?"

Lorsqu'il fut très malade, une amie qui était avec lui demanda si elle devait fermer une fenêtre dont la lumière brillait juste sur sa face: "Oh! non, Madame, répliqua-t-il, car alors je serais trop noir". Cette remarque humoristique sur sa couleur, sans aucune frustration de son amour-propre, correspondait exactement à son caractère. Il était un vrai nègre, tel que Dieu l'avait créé et ne chercha jamais à être quoique ce soit d'autre. Dans les romans, les personnages noirs perdent souvent leur identité et cessent de nous intéresser en tant que représentants de leur race, car ils sont des blancs sur tous les points, sauf la couleur. Un trait frappant de Toussaint était son désir d'anoblir ses frères en leur faisant réaliser leur responsabilité morale en tant qu'hommes de couleur, et non pas en singeant les blancs dans leurs coutumes, leurs mœurs et leur conversation. Il n'oublia jamais qu'il vivait "dans une maison noire" et ne souhaitait pas que les autres l'oublient. /99/

Pendant de nombreuses années, la vie de Toussaint semble se passer sans trace d'aucunes souffrances qui ne soient pas commune à chacun de nous. Il avait accumulé ce qui, de son modeste point de vue, assurait son indépendance et lui permettait d'aider les autres. La mère de Juliette habitait avec eux et a été à sa charge jusqu'à sa mort. De son

¹² N'ayant pas retrouvé l'original, nous traduisons de l'anglais.

côté, il n'avait pas de parents mais sa bonté vis-à-vis de tous ceux qui étaient dans le besoin était inépuisable. Nous pensons qu'il y en a beaucoup qui se souviendront de cette époque et de l'accueillant petit salon où ils réunissaient leurs invités.

L'une de ces réunions mondaines m'a été agréablement décrite par un américain blanc de leur connaissance qui était venu les voir et que Juliette avait invité avec un ami à lui, à lui rendre visite. Ils appartenaient à la famille de l'un de ses amis les plus aimés et respectés. A part eux, ils ne trouvèrent [100] que deux dames françaises comme invitées. La table était mise avec soin et élégance, avec une nappe et des serviettes de table en damassé blanc, on y voyait plusieurs des petits souvenirs raffinés qui venaient du service à thé qu'ils avaient reçu de leurs amis de Paris. Juliette s'assit au bout de la table et les servit, leur offrant son délicieux chocolat français, mais elle même n'en prit pas. Quand ils eurent terminé le repas, ils passèrent à une salle contigüe où Toussaint les rejoignit. C'est ainsi que son sens des convenances le portait à fixer la limite. Il ne mélangeait jamais les deux races. Ceci résultait peut-être, jusqu'à un certain point, de sa formation première, mais il y mettait de toute façon son amour-propre à éviter ce qu'il savait n'être pas souhaité.

Nous trouvons une lettre de Toussaint à Juliette, que nous citons:

New York, le 13 juillet 1833

Ma très chère femme,

je viens de recevoir votre lettre du 11 – vous voyez que je vous répond de suite. Dieu mercie tout va bien ici. J'ai envie de vous voir, mais avec tout cet envie je désire que vous restez, aussi longtemps que cela vous ferez, plaisir, car j'aime ma femme pour elle, non pas pour moi. Si vous vous amusez à Baltimore je vous engage de rester encore quelque jours avec vos bons amis et vos bonnes amies. Je leur remercie /101/ de vous avoir si bien accueillie fait leur mes compliments surtout à Fanny, dites lui que je la prie de ne pas trop vous donner de mauvais exemples, je sais qu'elle est si dévote, et si méchante. Je désire que vous emportez, avec vous un peu sa dévotion et un peu ses méchancetés. Votre maman et votre frère se portent bien, ils bien disent bonjours, M et Mme Gentil, et Théodore parlent très souvent de vous, les dames Ordonnoux vous disent mille des choses, M et Mme Villagrand vous font, leur compliments, Mlle Juistine et Mimi ne vous oublie pas. Félicie et Mme sa Mère parlent de vous, les dames Plaitte vous disent bonjours. Vous n'est dites rien de Mme Dausous dites lui je vous prie mille et mille choses de ma part, comment se comporte le fils de Juistine, Caboise et vous oublie pas, Bonne pense toujours à Mme Toussaint. Mme Vail vous prie de ne lui oublier pour ce Manuel du chrétien, Mme Salle vous dit bonjour, Josephine parle très souvent de vous elle vous prie de dire mille choses à Mme Noel et à Mme Monpensir, les Dames Plaitte vous prie de ne leur pas oublier auprès de ces deux Dames, Mme Noel et Fanny, – Les Dames Meetz vous disent bien des choses. Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur. Adieu chère amie, je suis votre fidèle Pierre Toussaint. [103]

Il y avait toujours quelque chose de badin et de paternel dans la façon dont Toussaint traitait sa femme et quand on tient compte de la différence d'âge entre eux, c'est facile de le comprendre. Il l'avait rachetée quand elle avait quinze ans et quand il était lui-même dans sa trente septième année. Ils étaient réellement très attachés l'un à l'autre. "Je ne donnerai

pas ma Juliette, dit-il à un ami français, pour toutes les dames du monde: elle est belle à mes yeux."¹³

Ils jouissaient tous deux d'une excellente santé et Toussaint, probablement n'avait jamais supposé qu'il lui survivrait. Il en fut décidé autrement. La santé de Juliette commença à baisser et quelques /102/ symptômes inquiétants firent leur apparition. De même que dans le cas d'Euphémie, il était persuadé qu'elle se remettrait. Il dit: "Elle est beaucoup plus jeune que moi – elle est forte, très forte, elle est nerveuse - -elle ira mieux bientôt". Mais il devint évident que son mal s'aggravait et il ne pouvait plus ignorer qu'elle était en danger.

"J'allais souvent voir Juliette, me dit une amie, entre sa chambre et celle de son mari, il y avait une petite pièce qui était ornée d'un crucifix, d'un prie-Dieu, et de nombreux beaux symboles de l'Eglise Catholique offerts à Toussaint, qu'il gardait avec soin. « Ah!, dit-elle, c'est là qu'il prie pour moi, c'est le seul réconfort qu'il ait; il sera bientôt seul. Pauvre Toussaint! »."

Quand elle mourut, ce fut pour lui un coup terrible. Il ne se remit jamais de ce choc. Il lui semblait très étrange qu'elle partît la première, le laissant seul; mais il disait constamment: "C'est la volonté de Dieu".¹⁴ Peu après la mort de Juliette, sa propre santé chancela. Cet homme fort s'affaiblit; /103/ son pas devint lent et traînant. Nous voyions tous que Toussaint avait changé. Cependant il traîna encore sa vie, visitant chaque jour ses amis bien-aimés qui compatissaient à sa grande perte, et il poursuivait ses œuvres de bienfaisance.

Nous avons fait allusion à la gaieté et l'enjouement de Toussaint. Ils ont souvent trouvé en retour une réponse de sympathie de la part de ses amis. Nous extrayons un ou deux passages de lettres écrites par une dame qui voyageait en Europe et qui comprenait bien ces traits de son caractère:¹⁵ /104/

[104]

*Baden-Baden, 20 août 1847*¹⁶

[...] Ils ont un service en anglais chaque dimanche ici à laquelle je vais maintenant toute seule. Le service était célébré dans une chapelle Catholique avec toute la solennité requise. J'ai pensé à mon cher Toussaint et je lui envoie toute mon affection. Dites lui que je pense très souvent à lui et que je ne vais jamais à une église de sa propre confession sans penser à mon propre "Saint Pierre", et personne n'a un meilleur saint. Je suis heureuse de savoir qu'il va mieux, ainsi que sa bonne Juliette. [...]

Nous ajoutons une brève note de la même dame:¹⁷

Cher Toussaint,

¹³ En français dans le texte du *Memoir*.

¹⁴ Voir la lettre de Fanny Montpensier (Baltimore, 7 août 1851) à l'Annexe XIV. p. 319.

¹⁵ Originaux anglais. Ces lettres sont de Mary Ann Schuyler à Robert Schuyler quand elle était en vacances en Allemagne.

¹⁶ Dans une lettre du 20 août 1847, Robert Schuyler transcrit pour Pierre ce que sa mère, Mme Mary Anna Schuyler, lui écrivait d'Allemagne le 20 juillet 1847.

¹⁷ Mary Anna Schuyler, Lettre du 26 août (1847) de Munich.

[...] je vais aux églises catholiques; elles sont grandioses et anciennes. Je pense toujours à mon propre Saint Pierre et souvent je m'agenouille et prie de tout mon coeur. Ah! Cher Toussaint, Dieu est partout! Je le vois dans votre Eglise, dans la mienne, dans l'immensité désertique et dans la cité pleine de gens. [...] Puissions-nous nous retrouver dans la paix et dans la joie. Toujours et toujours. Voire sincère amie.

Nous retrouvons dans les papiers de Toussaint la preuve des dons charitables et des prêts qu'il faisait continuellement ainsi que de ses efforts pour retrouver les membres de sa propre famille qui pourraient être encore à Saint-Domingue, ou de la famille de sa tante. Marie Boucman. Dans son testament, il réserva quatre cents dollars pour les descendants de Marie au cas où ils seraient retrouvés dans un délai de deux ans.¹⁸

Sa santé était visiblement ébranlée, cependant chaque matin, par temps neigeux et glacial, par les frimas de l'hiver, on le voyait de son pas lent et chancelant, se rendre à la messe qu'il ne manqua pas pendant soixante ans, ceci jusqu'aux derniers mois qui précédèrent sa mort. Au cours de la journée, on remarquait /105/ sa silhouette de vieillard, courbée sous le poids des ans, se déplaçant avec peine vers un quartier éloigné de la ville, pour une visite d'amour et de charité. Un ami lui dit, sans réfléchir: "Toussaint, il faut prendre [105] l'omnibus". Il répondit, avec beaucoup d'humour: "Je ne peux pas, ils ne me laisseront pas."

Une nouvelle épreuve l'attendait: celle de veiller au chevet de cet être cher qui, du rang élevé qu'elle occupait, avait versé dans son cœur blessé force et consolation; qui avait souvent laissé les cercles gais et mondains pour lui parler de paix et de bonté et qui, quand l'ombre de la mort l'approchait, ordonna que Toussaint soit toujours reçu. Nombreuses furent les prières ferventes et silencieuses que ce vieillard murmurait près de son lit, mains jointes et lèvres closes.

Toussaint était un disciple dévoué de son Eglise; ses livres d'instruction étaient sa nourriture quotidienne. Son livre de prières était toujours dans sa poche et les maximes de Thomas à Kempis étaient fréquemment citées dans ses conversations sérieuses. /106/ Les comparaisons qu'il utilisait étaient souvent frappantes. Parlant à un ami protestant du culte de la Vierge, il dit, en se tournant vers le portrait d'une proche parente à lui qui se trouvait dans la pièce: "Vous aimez le regarder, il vous fait penser à elle, l'aimer encore plus, essayer de taire ce qu'elle aime vous voir faire." De cette façon originale, il décrivit ses propres sentiments envers les portraits et images de la Vierge Marie.

Lorsqu'il s'affaiblit encore plus, il fut obligé de renoncer à aller à l'église. Il en fut très déprimé. Un de ses amis protestants qui s'en rendit compte dit: "Dois-je demander à un prêtre de venir vous voir ? Vous voulez peut-être vous confesser". Après une longue attente, il dit: "Un prêtre n'est qu'un homme. Quand je vais à confesse, je me confesse à Dieu: quand je me relève, je vois un homme devant moi."

Sa façon simple d'exprimer ses convictions était frappante et souvent instructive. Il était éclairé dans sa propre foi, non pas par ses lectures, mais par sa vive perception de la vérité. /107/

Une dame qui avait connu Toussaint quand elle était enfant écrivit une lettre lorsqu'elle apprit qu'il était malade, de laquelle nous extrayons les passages suivants:

¹⁸ Voir le texte du Testament à l'Annexe V, p. 144.

"Si ma mère vivait encore, elle pourrait tant nous dire au sujet de Toussaint! Mais je n'ai malheureusement pas noté les nombreux incidents qu'elle relatait sur lui: maintenant je le regrette sincèrement. Lorsqu'Euphémie mourut, nous étions en France, mais nous avons profondément partagé sa douleur.

"A notre retour, je le vis constamment et commençai à le comprendre, ce que je n'avais pas vraiment fait auparavant. Je réalisai combien il sortait de l'ordinaire, combien il était noble de caractère. C'est son *être entier* qui me frappe quand je pense à lui: sa bienveillance parfaitement chrétienne, se manifestant non seulement par des mots mais par ses bienfaits quotidiens; sa foi sans partage, son amour, sa charité; son tact remarquable et ses sentiments [106] raffinés; sa juste appréciation de ceux qui l'entouraient; son goût parfait dans le choix des vêtements et des meubles – il n'aimait rien de voyant. Il nourrissait /108/ une aversion totale contre toute vaine fierté et présomption. Il parla d'une dame qu'il avait connue pauvre et qui soudainement devint riche. Elle le pressa de venir la voir. Il fut frappé par l'étalage évident de ses richesses. Elle lui parla de sa maison, de ses meubles, de ses équipages, de ses bijoux, de ses robes; elle lui fit voir des cartes de visite portant des noms connus. Toussaint écouta tout cela en silence. "Alors! dit-elle, que pensez-vous de mon installation?" "Oh! Madame, dit-il, est-ce que tout cela vous rend très heureuse?" Elle ne répondit pas; elle n'était pas heureuse, pauvre femme! Elle était "pauvre d'esprit". Elle ne connut jamais le plaisir de rendre les autres heureux.

"Je me souviens comment invariablement il se référait à sa dignité et à celle des autres. Une dame habitait chez moi, et, étant catholique romaine, elle souhaita se rendre à l'Eglise Saint Pierre et demanda à Toussaint à s'asseoir à sa place le dimanche matin. « Certainement, Madame, dit-il, vous aurez un siège ». Je l'accompagnai à Barclay Street; nous le trouvâmes attendant à la porte. /109/ Il l'accompagna au siège de Madame Depau qui était libre. « J'espérais m'asseoir à votre place! » dit-elle. « Non, Madame, répliqua-t-il, ce ne serait pas convenable! » Quoique luttant avec le désavantage de parler imparfaitement une langue – il se familiarisa très tard avec l'anglais –, il semblait toujours dire ce qu'il fallait, ce que quiconque le connaissant attendait de lui. Sa pratique de la religion était fervente, sincère et faisait partie de lui; elle n'était jamais mise de côté pour des raisons mondaines. Il ne faut pas penser pour cela que Toussaint était un homme grave, solennel; il était plein d'entrain et de vie, très amusant quand il racontait des histoires. J'ai ri gaiement de ses anecdotes et de ses remarques. Quand nous étions fillettes, ma sœur et moi, il dansait pour nous comme on dansait quand nos parents étaient jeunes; quoique le style en soit différent, son allure était souple et gracieuse. Il était perspicace mais quand il rencontrait des situations amusantes dans certaines familles, il veillait à ne jamais répéter ce qui se passait dans ces différentes maisons, /110/ encore moins de trahir la plus insignifiante communication confidentielle qu'on lui faisait. Combien je regrette de ne pouvoir être près de lui jusqu'au bout! Mais j'ai la satisfaction de savoir que « tout va bien »."

De nombreux autres souvenirs touchants peuvent être ajoutés. Une dame française dit: "Il m'a coiffée pour ma première communion; il m'a coiffée pour mon mariage et pour les baptêmes, les bals, les fêtes; aux funérailles, en cas de maladie, quand il y avait un problème, il était toujours présent."

Une autre dit: "Le grand incendie de 1835 changea notre situation économique; la première personne qui vint nous voir tôt le matin suivant fut Toussaint, pour offrir ses services et exprimer sa sympathie." [107]

Il y a peu de chose à ajouter à ces mémoires. Quand je vis Toussaint pour la dernière fois, je me rendis compte que ses jours étaient comptés, qu'il se trouvait sur la frontière de l'infini. Il était faible, assis dans un fauteuil, drapé dans sa robe de chambre, soutenu par des oreillers. J'ai rarement vu une plus parfaite image d'un gentilhomme. Sa tête était parsemée de "fleurs de la tombe". Quand il me vit, des souvenirs émouvants lui revinrent à la mémoire /111/ car nous nous étions rencontrés pour la dernière fois aux funérailles de l'amie qui lui était si chère. Il trembla d'émotion et un flot de larmes coula de ses yeux. "Tout a tellement changé, tellement changé" dit-il, "si seul!" Il était trop faible pour parler, mais son esprit était rempli d'images du passé, de la douce et belle dame dont nous avons utilisé les notes. Le lendemain je le vis à nouveau et lui dis adieu, ne devant plus le revoir dans ce monde, C'est avec beaucoup de peine que je quittai sa maison – cette maison où j'avais vu les êtres qu'il aimait tendrement rassemblés. C'était un beau matin d'été, le dernier jour de mai; les fenêtres étaient ouvertes, donnant sur le petit jardin avec ses rares fleurs éparées. Il n'y avait aucun de ceux que j'avais vus là, seul lui, le vieillard solitaire!

Je quittai la ville et, au début de juin, je reçus des nouvelles d'un ami qui l'avait visité chaque jour durant des mois. J'en transcris ce qui suit:

"Toussaint était au lit aujourd'hui; il dit que c'est l'endroit le plus confortable pour lui maintenant, ou comme il l'exprima en français: « Il ne peut /112/ pas être mieux. » Il était somnolent et presque inaudible, mais, calme, joyeux et placide, – l'expression de son visage était vraiment religieuse. Il me dit qu'il avait reçu la dernière communion, qu'il avait profondément désiré, que deux Sœurs de la Charité étaient venues le voir et qu'elles avaient prié avec lui. Il parla des soins excellents qu'il recevait de sa gentille infirmière (elle est une femme blanche), et dit: "Tout va bien". En me remerciant, il me dit au revoir quand il fut fatigué."

Quelques jours plus tard, je recevais la note qui suit:

"Excellent Toussaint! il est parti vers ceux qu'il a aimés. Son départ eut lieu hier à midi, sans douleur ni souffrance et sans que l'extrême faiblesse ne le changea. Je l'ai vu dimanche; il était très bas, il ne pouvait pas parler et n'a même pas remarqué ma présence.

"Lundi, quand j'entrai, il se réanimait un peu et regardant vers le haut, dit: « Dieu avec moi »."¹⁹ Quand je lui demandai s'il désirait quelque chose, il répliqua /113/ avec un sourire, « Rien sur la terre »."²⁰ [108]

"Je ne pensais pas qu'il fût si près des portes du ciel: mais mardi, à midi, son esprit se sépara de son corps. Il a enlevé sa livrée noire et est revêtu de blanc, il se tient debout avec « des palmes dans ses mains, au milieu de la multitude des nations que personne ne peut compter ». Combien il va me manquer chaque jour, car je le voyais chaque jour, chaque jour!"

Ce qui suit m'est parvenu un peu plus tard:

"J'ai été en ville samedi pour assister aux funérailles de Toussaint. Messe solennelle, encens, chandelles, riches ornements, musique triste et solennelle. L'Eglise donnait tout ce qu'elle pouvait donner à un prince ou à un noble. Le prêtre, son ami, M. Quinn, fit un sermon très intéressant. Il ne fit aucune allusion à sa couleur, et mentionna à peine sa condition sociale; il semblait que ses vertus en tant qu'homme et Chrétien auraient absorbé

¹⁹ En français dans le texte.

²⁰ *Idem.*

toutes les autres pensées. Un étranger n'aurait jamais soupçonné qu'un homme noir, c'est la façon humble de l'appeler, était étendu au milieu de nous. Il dit: « Même s'il /114/ ne lui reste plus aucun parent pour le pleurer, beaucoup de ceux ici présents sentent qu'ils ont perdu quelqu'un qui avait toujours un sage conseil pour le riche, des mots d'encouragement pour le pauvre et tous seront reconnaissants de l'avoir connu ».

"Il s'attarda longuement à décrire comment il aida Mgr. Fenwick, ancien évêque de Boston, le père Powers de notre ville, et toutes les institutions catholiques. Que de choses j'ai apprises sur ses œuvres charitables que je ne savais pas avant! M. Quinn dit: « Il en reste encore peu dans le clergé qui le dépassent en dévotion et en zèle pour l'Église et la gloire de Dieu; parmi les laïcs, aucun. »

"La nef centrale de l'Église était remplie d'hommes, de femmes, d'enfants, de sœurs de la charité; tout comme d'un groupe considérable de gens de couleur comme lui, tous vêtus de deuil. Tout autour il y avait beaucoup de gens de race blanche, avec les yeux brillant d'émotion. Quand on enterra Juliette. Toussaint demanda qu'aucun de ses amis blancs ne suive son cortège; maintenant on se souvint de sa requête et on la respecta: ils restèrent en arrière quand le cercueil était transporté hors de l'église, mais quand on le descendit dans son dernier séjour, beaucoup d'entre eux étaient rassemblés autour de sa tombe."

Ainsi vécut et mourut Pierre Toussaint. De lui on peut vraiment dire dans le charmant vieux langage de Thomas Fuller, un ancien théologien anglais, qu'il était: "L'image de Dieu sculptée dans l'ébène".